

LES ATELIERS D'ÉCRITURE « GRAIN DE SEL »

L'association est créée en 2001 par **Françoise Cadaugade** avec deux axes forts :

-promouvoir l'écrit, la lecture et la littérature auprès de tout un chacun, partant du principe du "tous capables".

-pratiquer l'animation avec retours, suggestions et bienveillance, modèle que l'association souhaite perpétuer et qui est une spécificité du déroulement des ateliers.

Les ateliers sont animés par **Huguette Quemeneur** et **Caroline Bouchet**.

L'association propose :

- des **ateliers mensuels** avec adhésion.
- des « **Écrire ailleurs** » payants et ouverts à tous.
- des **ateliers gratuits** ouverts à tous adossés aux événements culturels de Capbreton (Nuit de la lecture, Festival du Conte, Fête du Gouf...).



ATELIER D'ÉCRITURE « GRAIN DE SEL » DU SAMEDI 4 MAI 2024

Consigne d'écriture :

"Je suis ce colporteur, passeur de mots, porteur de nouvelles.

Je marche sur les chemins du monde, traversant des contrées aux langues inconnues."



SOMMAIRE

"Voyages et langues du monde entier".

Maryse.....	p. 5
Patricia Sarrat.....	p. 8
Ortzo et sa plume.....	p. 11
Murielle 2L.....	p. 16



PAR LES CHEMINS DU MONDE...

Bonjour, je m'appelle Samuel !

Vers l'âge de quatorze ans, j'ai dû quitter mes chères Pyrénées.

La rudesse du foyer familial, exacerbée depuis le décès précoce de notre mère, dans sa trente-cinquième année, était de plus en plus éprouvante.

Notre père ayant sombré dans l'alcoolisme, nous subissions de plus en plus douloureusement ses accès de violence.

Je suis donc parti sur la route, petit bonhomme, avec pour seule richesse pantalon, chandail et chaussures trouées... à l'aube d'un jour de mai.

C'était il y a quinze ans.

Aujourd'hui, ma garde-robe ne s'est pas beaucoup étoffée : pantalon de toile, pull de laine, chapeau de paille vissé sur la tête quelle que soit la saison.

Le pas s'est allongé bien sûr et le dos musclé, absorbant mieux le poids du chargement.

Je marche de hameau en hameau, de ville en ville, de pays en pays.

Toujours proposant un assortiment d'habits, onguents et autres bricoles.

Je vends un peu de rêve au travers des lectures de mes petits ouvrages, captivant l'attention de mon public qu'il soit espagnol, français, allemand, italien.

Je lis toujours dans ma langue d'origine: le français. Malgré cela, mon auditoire se laisse séduire par la musique des mots, l'intonation, la charge émotionnelle du texte véhiculée par ma voix.

Bien entendu, j'ai acquis un petit vocabulaire catalan, mes fournisseurs résidant à Barcelone.

Deux ou trois mots d'italien, d'allemand, de langues régionales, de patois... me voilà devenu une vedette internationale !

Je perçois dans les regards brillants et les bras ouverts que je suis le bienvenu.

C'est l'essentiel à mes yeux, ma seule raison d'exister !

Même les loups et les ours croisés au fil de mes pérégrinations me semblent pacifiques.

Les frontières ne sont que montagnes ou rivières franchissables à ma guise.

Le bonheur, enfin !...

Je parviens ainsi, un jour, dans un petit village des montagnes bavaoises.

Surgissant d'une forêt de résineux, me voilà sur la place principale, mon barda sur le dos.

C'est un premier contact à l'étranger et je sais bien que je ne maîtrise pas la langue. Deux mots : « Danke » et « Entschuldigung » ne suffiront pas à faire de longs discours ! Ce n'est pas le but d'ailleurs.

J'utilise mon arme secrète : « le SOURIRE » !

Les bavaoises, tout d'abord circonspects, m'observent un instant puis s'attroupent autour de moi... et mon petit tambourin.

J'entonne quelques chants régionaux acquis au fil de mes voyages.

Mon auditoire semble de plus en plus captivé par ce jeune homme escargot trimbalant sa vie sur son dos, qui leur offre des mélodies inconnues, pleines de douceur.

Ils se mettent à battre la mesure avec leurs mains, puis à fredonner l'air avec moi. Je suis heureux !

Et lorsque j'aurai pris un bon repas chaud à la taverne du village, je leur proposerai mes articles.

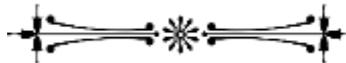
Peut-être mes clients potentiels se révéleront-ils être de bons acheteurs ?

Et je reprends la route, chantant sur les chemins mon hymne de colporteur :

Des pleurs échoués sur le rivage,
Au sourire fouetté par le vent du large,
J'ai trimbalé ma peine,
Pantalons troués mais poches pleines.
Les vagues ont bercé
Mon petit cœur abîmé.
Les étoiles ont allumé
Des étincelles dans mes yeux embués.

L'amour croisé sur les chemins a sauvé
Mon corps et mon âme écorchés.

Maryse



BIBLIOTHEQUE BLEUE

« Je suis colporteuse. Je marche, je marche sur les chemins de France. On m'a baptisée Gwendoline. J'ai vingt-quatre ans. Je marche depuis mes dix ans. D'abord avec mon père. A son décès, j'ai repris son titre et sa marchandise. Il vendait du fil, des aiguilles, du tissu, des draps de laine, des chapeaux, des espadrilles, tout un tas de bricoles en fer blanc, bref, des articles en tous genres. Il apportait aussi les nouvelles des villages voisins ou lointains. Les villageoises attendaient le passage de sa boutique ambulante comme le messie.

En quelques années, j'ai révolutionné le métier de colporteur. Une femme seule sur les chemins, sans homme pour la défendre en cas de danger, c'était impensable ! J'ai allégé ma boutique et, même, je ne la porte plus. A la foire de la St Michel, j'ai acheté un âne. Il n'est pas du tout têtue, mon Topolino.

On ne se presse pas sur les chemins. On s'arrête dans de beaux paysages. Pendant que Topolino broute et se repose, moi, je peins. Ma boîte de peinture en bois s'est garnie de ses couleurs au fur et à mesure, lors de mes passages dans les grandes villes. J'ai eu l'idée de peindre des animaux, des objets et autres pour fabriquer un imagier pour les enfants. J'ai même trouvé à Paris un imprimeur au Quartier Latin pour dupliquer mes dessins en petits livrets. La Bibliothèque bleue. Les gamins en sont fous: dans chaque village, je suis accueillie par une ribambelle d'enfants. Je suis heureuse de leur raconter les histoires que j'invente en marchant.

Aujourd'hui, j'ai profité du beau temps pour faire ma lessive et me laver au ruisseau. Je transporte des savons, une nouveauté dans ma boutique. Des gros cubes bien secs qui durent longtemps. J'en achète une bonne quantité à la Maison Fabre tous les ans, lorsque je m'arrête à Marseille.

Demain, nous arriverons à Morcenx. La nuit tombe. Il est temps de dormir dans ma maison de toile imperméable. Topolino veille sur moi.

Ce matin, dès l'aube levée, nous marchons vers Morcenx, Topolino en tête et moi je suis, la tête occupée à inventer l'histoire que je conterai tout à l'heure aux pitchouns. Topolino me prévient de quelque chose en lâchant des « hi-han » très très sonores ! J'aperçois une silhouette sombre venant à ma rencontre. Je ne suis pas très rassurée. A quelques pas, je dis : « Bonjour ! » L'homme à la voix rauque et rocailleuse répond : « Groutch... » Il continue : « Kama lassa chouté macha » . Qu'est-ce-qu'il raconte ? Il a l'air pacifique. Je lui fais comprendre à grands gestes que je vais à Morcenx. « Coubala chatounga mour Morcenx ». Comprends RIEN ! J'essaie une autre façon de me faire comprendre : « Moi, Gwendoline », en me montrant du doigt. Toi ? « Kalimotus », me répond-il dans un grand sourire.

Je sors un de mes petits livres, lui montre les images :

Arbre. Lui : machi

Fleur : capoun

Soleil : fatapa

Village : balimore. Je dis : « balimore » et montre du doigt la direction de Morcenx. Il est tout content, hoche la tête, répète à l'infini : « village Morcenx », « balimore Morcenx !

Nous continuons le chemin ensemble. Topolino et Kalimotus sont déjà complices, jouent sur le chemin. Parfois, il me lance des mots que j'attrape au vol.

« Vicachou » : oiseau. « Glisolo » : serpent. Il cueille « capoun » me l'offre en disant « fleur Gwendoline » ! Il repart jouer avec Topolino.

Heureuse, je chante la chanson des chemins :

Il était
une petite fourmi
qui trottinait sur une pigne
glisse glisse
la petite fourmi
tombe tombe
la petite fourmi
sur la mousse trampoline
rebondit rebondit
folle de joie
sur un scarabée
ahuri ahuri
petite fourmi
rit rit rit. »

Kalimotus ému par la comptine et la voix de Gwendoline lui prend la main. Ils marcheront ensemble sur les chemins avec Topolino jusqu'au pays de Kalimotus. Voulez-vous connaître le lieu de sa naissance ? « Korijamounddo. » Le pays des baleines.

Patricia SARRAT



MES CHERES ET MES CHERS,

On dit toujours qu'un jour...

Bon, cela n'arrive qu'après un long parcours, après avoir traversé tant de faubourgs, avec à sa main gauche son tambour, pour annoncer sur la place du bourg, à la croisée de plusieurs carrefours : « Egunon, Salam aleikoum, Hello, Buenas, Bien le bonjour... ».

Mes chères et mes chers,

Oui, la destination d'un voyage n'étant pas la finalité, mais l'important étant le chemin emprunté, qui plus est avec de la compagnie et si elle est bonne, c'est encore plus joli, et bien ce parcours enrichissant, oui, enfin ça y est, là, j'y viens,

On dit toujours, qu'un jour, on retourne dans son pays d'origine qu'on savoure, ce plus bel amour.

Eh bien moi,

Comme je veux qu'en aucun cas ce voyage ne s'arrête,

Comme je veux que mon chemin s'éternise,

Et me vitalise sans porter trop de valises,

J'ai décidé et c'est vital, oui moi, avec mon quintal, mon futaal théâtral et ma cape sidérale, moi, avec mon côté marginal mais toujours le plus loyal, moi, grâce à mes enjambées de piédestal et mon vocable bancal, souvent paradoxal, oui, mes

chères et mes chers, j'ai décidé de ne plus jamais m'arrêter sur ce chemin de nomade Neandertal, tant que le permet ma santé, mon capital.

Oh oui, à travers rivières et marées, je peux vous assurer que vous allez avec moi vous marrer, car je viens toujours jusqu'à vous vous narrer toutes sortes d'histoires. Des histoires de Bulgares, des nouvelles de Navarre, que je m'accapare par ici ou en allant aussi là-bas, et que je transporte dans mon cœur telle une fanfare, cet orchestre de récits, de contes ou de chansons, cet ensemble de fictions, de ragots ou de légendes, qu'ils soient véridiques et idylliques, qu'ils soient mensonges mais surtout songes, oui, je les transporte et je les surveille, pour les déposer soigneusement sur vos oreilles.

C'est dans ma chair et ce n'est pas cher » !

Il n'y a pas que des mots que je porte dans mon convoi, il n'y a pas que des maux que j'apporte comme aboie, il y a aussi ces merveilles que j'éveille, pour vos sourires que je fais mûrir, il y a aussi ces peurs que j'apporte parfois comme une douleur, ou ces colères que certaines et certains ne tolèrent. A part ce matériel immatériel qu'est ma parole, oui, mes chères et mes chers, vous l'aurez bien compris, moi, l'endurci de la vie, avec mon demi-siècle de bougies, sur mon dos rabougri je porte aussi, je supporte pour vous ici, ce sac à dos avec ces trésors souvent petits.

Vous l'aurez compris, enfin, je l'espère, avec toutes ces informations que je libère pour le bonheur de votre dictionnaire, je suis lui, je suis moi, je suis un peu vous aussi, car j'emporte un peu de toi avec moi, car je transmets ici et là, pour que d'autres apprennent de toi et aussi m'achètent à moi ces choses-là, dans ce bordel qui ressemble à la caverne d'Ali Baba.

Mes chères et mes chers,

Par contre, ce soir, moi, le Colporteur, celui de l'avenue des Lilas, je m'arrête là, las, et vous lis là oui maintenant, pour vous ébahir, vous éblouir, mais aussi pour négocier et commercer vous et votre caddy. Alors après, je dormirai là, chez toi, pour reprendre mon souffle et manger ta soupe, avec du vin dans cette coupe pour repartir, après un bon sommeil, sur ce chemin que je voudrais reprendre demain, jusqu'à après-demain!

Et je ne m'arrêterai pas là, car moi, le Colporteur des lilas, je marcherai ici et là, pour vous annoncer par là-bas ou vous vendre, hier déjà, tout ce que je porte en moi, pour le bonheur de ces vies-là!

Ma chère et mon cher,

Apprenez une chose de moi, sachez que mon approche vers vous... Cette accroche, que je cherche à chaque fois, telle une croche et son fil, pour lier, pour tisser un lien, ce soutien, quand personne ne me vient ou que certains s'enfuient, pour un rien...

Et bien sachez, oui mes chères et mes chers, que j'ai plusieurs flèches, plusieurs brèches à mon arc, pour triompher, à l'endroit où j'arrive et vous aduler, vous adorer pour m'adorer et honorer cette rencontre devenue dorée.

Musique, maestro ! Quand sonne mon tambour, ce sont d'abord et toujours ces bambins et pitchouns qui s'approchent en premier. Même si je ne comprends rien à ce qu'ils me disent, la mélodie du tambour nous lie et les sourires se délient.

Révérance à vous, chères abeilles ! Puis il y a ces tulipes ou lilas, que je lève alors

pour qu'enfin une cohorte bien féline, féminine, me ceinture, m'enveloppe, telle une farandole. Alors ces voix aiguës s'agitent et pétillent telle une basse-cour, pour picorer sur ce sac bien rempli que je pose à terre et, sans que je n'ai rien à dire, ni rien à comprendre, ces poulettes se déploient autour comme des vautours, telles les pétales d'une fleur et se mettent à assouvir leurs désirs inavoués.

Chut, pas un mot ! Si, par contre, je rencontre ces yeux noirs, ces bouches fermées, ces muscles bien levés, avec leur béret sur le crâne bien planté, alors mon approche vers ces rustiques gavroches est bien différente. Alors, tête baissée je sifflote et passe devant ces silhouettes bien rigides et ne salue que d'un hochement de tête, d'un sourire, pour un éventuel lien... Ce délire !

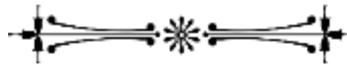
Oui, mes chères et mes chers, même si mon chemin qui a enrichi mon savoir et que mon vocabulaire est devenu tour de Babel, avec 15 langues à mon actif autant que je me souviens, ma tactique à chaque rencontre est de ne prononcer avant vous aucun mot.

Et ceci pour qu'une communication non pas virtuelle avec ce con qui hurle sur Topolino, son âne, ce Samuel avec qui le silence ne s'émerveille, moi j'essaye d'utiliser une communication non verbale, soit faite de musique, soit tactique, soit faite de gestuelle toujours graduelle.

Alors enfin, maintenant je peux me taire, oui, mes chères et mes chers, pour que ce lien se noue et que des nœuds papillons s'offrent à nous. Ez adiorik, A la proxima, Ce n'est qu'un au revoir, Et à ... Ah là là, si je savais !

*Mes chères et mes chers,
Je suis le porteur des lilas,
Je suis celui qui lit là,
Mes chères et mes chers,
Oui, je suis celui-là,
Colporteur, oui, c'est moi,
Au chemin qui n'en finit pas,
Pour ton bonheur, où tu seras,
Ma chère et mon cher
Je ne suis déjà plus là...*

Ortzo et sa plume



ÖTHULISTIQUEMENT VÔTRE

Bling, gling, drelin, pouet, frrrritch, plop...plop.....wiiiiiiiiing !

La roche était trop glissante avec cette pluie. Bon Dieu de Nom de Dieu. Je m'assoie un instant et je regarde autour de moi la toundra fleurie et les bouleaux.

C'est beau mais qu'est-ce que je fous là ?

« Tu as de la chance, ce sera l'été ! »

Je nous revois, les négociateurs, attablés au « dîner de cons » organisé par les designer-concepteurs. Et puis le discours du Président, mon nom, des applaudissements et les regards soulagés des collègues tournés vers moi qui partirai représenter « BioCoop Enterprise » pour la promotion de nos « colonnes aéroponiques » de fruits et légumes. Objectif : un contrat exclusif avec le village d'Öthul en Haute Laponie. Öthul, ses traditions, ses besoins alimentaires et surtout ses minerais nécessaires à notre transition écologique.

« À l'ancienne ! ».

Le mot est lâché. Le grand ponton n'a que ça en tête depuis que son fils est parti en Chamanie Sub-tropicale se connecter à ses mémoires ancestrales.

« C'est tendance, c'est vendeur : on enverra un colporteur. »

Après l'Armagnac, ils m'ont offert en grande pompe un accoutrement complet en peau de renne, caleçons et chaussettes compris, assorti d'un bahut miniature pourvu de deux larges lanières en cuir. Je leur ai demandé si j'irais en train ou en car. Ils ont répété « à l'ancienne » et là seulement j'ai compris que ce serait *pedibus jambis*. Pour l'entreprise j'étais prêt à tout, pour la prime que l'on m'offrait aussi. Tout le monde se congratulait : mon âge, ma stature, mes deux Koh-Lanta. Aucun regret, aucune culpabilité, rien qui

ressemblât à une once de pitié. Je ne pouvais même plus reculer, les étapes en auberges collectives étaient déjà réservées ! Ils m'attendirent tous sur la ligne de départ avec force you-you et tornades d'encouragements. Si j'avais voulu, ils auraient tous léché ce coffre arrimé sur mon dos en guise de gage pourvu qu'ils n'aient pas à partir à ma place. Mille quatre cent soixante-sept heures plus tard, à la louche, me voilà le cul par terre sous une pluie fine et glacée. Amaigri mais motivé mais amaigri, mais quand même motivé. Malgré un instant de découragement, je ramasse avec convoitise, vérifie avec rigueur et replace avec autant de ferveur que d'infinies précautions les modules en PVC éparpillés dans les rochers. Le bahut restauré saute sur mes épaules avec aplomb. L'entreprise a foi en moi. Je ne faillirai pas. Ainsi de bouleaux en sapins, je grimpe et marche à grandes enjambées, par ma prime galvanisé, les étapes hiérarchiques goulûment siphonnées, vers un poste de manager au sein de mon entreprise bien aimée.

Et c'est accompagné du cri des rennes en rut au loin
Que l'hymne des commerciaux sur un air des Marines me revient
Au cœur de cette immensité sauvage, fleurant le pétrichor*
Les mousses, l'humus et les tendres fleurs de Nunatak.

Öthul me voici, que la modernité participe à ta prospérité.

Je porte mes certitudes vers Öthul, ses maisons basses flanquées de kotas* pointues qui se profilent au bout de la plaine. Les nuages se font rose poudré et quelques effilochées de brouillards filent vers l'est aux confins des forêts de mélèzes et de sapins.

Je porte mes stratégies commerciales vers Öthul, vers cet homme qui regarde dans ma direction assis sur les marches de sa maison. Le chemin de terre aux ornières encore luisantes des dernières pluies, jusqu'à lui serpente et s'enfuit.

J'avance avec panache vers ce représentant du peuple Sami*. Surpris ? Non, un léger sourire moqueur, l'œil brillant derrière la frangée de cils blonds. Il jette rapidement un regard vers moi qui viens de m'arrêter au pied de son escalier. Il ne bouge pas et finit de peaufiner sa figurine en bois. Ses doigts agitent lestement un petit couteau au

manche en corne. Je le regarde, j'attends patiemment. Enfin, il se lève en crispant sa main sur son estomac :

— *Borrat** !

Je lui réponds en me tapant le torse du plat de la main :

— BioCoop Entreprise !

Il répète en souriant tout en frottant mon estomac de sa main crispée :

— *Borrat* !

Faim ? Ma tête acquiesce avant ma bouche. Je range ma lourde charge dans le coin d'une kota en planches de bouleau qui suintent leurs senteurs âcres et goudronnées. Tandis que je pose mon barda, lui adossé à une moto-neige, observe, sourcils levés, mon accoutrement hivernal qui remonte à ses arrière-grands-parents quand il porte une simple veste-tunique cintrée d'une bande rouge pour l'été. Je mesure le décalage avec courage. On se jauge en silence. Il connaît les lois de l'hospitalité mais je sens que son regard plongé dans le mien a déjà compris les raisons de ma présence ici et décelé un mental aux fondations plus fragiles que mon physique imposant. Il a vu le regard trop fixe et les battements de cils trop rapprochés. Je ne suis pas qu'un colporteur farfelu.

D'un pas tranquille il me mène chez lui. La fumée sort du toit couvert de mousses et d'herbes vertes. On s'assoit de part et d'autre d'une table. On partage une assiette de soupe aux arômes de saumon et d'aneth, du ragoût de renne. Un bock de café bien chaud clôture mon premier repas à Öthul. Je dormirai au fond de la pièce près du poêle. Il se penche vers moi, les yeux gris-bleu songeurs et pointant un doigt vers lui, articule lentement :

— Väinö.

Il pointe son doigt vers moi en disant :

— Coop.

Il se lève, prend un tambour derrière le bar en briques et le frappe puissamment laissant parfois de longues pauses. J'aime les souffles rauques de sa voix.

— *Joik** Coop, murmure-t-il.

Mon portrait musical est dressé : les non-dits derrière l'assurance.

Les jours suivants défilent au pas de charge. Le village prépare le cinquième championnat d'étreinte d'arbre à Lévi. Trois familles participent. Ils enlacent, s'accrochent, grimpent ; tête en bas, tête-bêche ; autour, à l'endroit, à l'envers. Il faut être à la fois détendu et musclé pour tenir le plus longtemps possible. Se régénérer, faire corps, interagir. La journée se passe à rire.

En m'endormant, je relistais pour la ènième fois les étapes du montage de la colonne d'aéroponie. L'ombre pressante de BioCoop m'interdisait la moindre erreur de présentation. Demain. Demain je remporte le défi commercial haut la main !

Mais demain, c'était sans compter sur les chiens.

À six heures, Väinö ravive le poêle, le café chaud réchauffe les corps engourdis par le froid. Les chiens s'agitent dans l'enclos. J'aide au nourrissage, Väinö prépare l'attelage et pousse le cani-kart sur le chemin. On part pour les 18-20 km qui nous séparent des bois où paissent les rennes cet été. Pour la première fois, il me laisse diriger. C'est dur, mes mains s'accrochent aux rênes comme à une bouée de sauvetage. Le vent du matin cingle mon visage, le kart déboule dans les virages et file entre les arbres épars. La vie secoue l'esprit. On touche du doigt, c'est ça, c'est ça la bascule dans sa vie que l'on n'attendait pas,

Ce moment subtil quasi imperceptible

Où la vie d'avant se vide de sens,

Où le cœur se marie avec l'âme

Où les deux faces d'une même pièce

Soudain

Se sont vues, reconnues,

Sidérées, fascinées, captivées,

Dans un bonheur plein, entier,

Immarescible.

Demain, demain j'essayerai de remplir ma mission. L'entreprise attend, mais elle n'attendra plus longtemps. Chaque jour auprès de Väinö est une succession de découvertes qui ne laissent aucune brèche pour aborder enfin le contenu de mon coffre. J'ai collecté les mots essentiels qui m'ont permis de construire un lexique du quotidien et pouvoir enfin exposer l'objet de ma présence dans ce village reculé. Le stress s'éloigne devant la soupe aux champignons avec la crème et le pain noir, un pur bonheur. Väinö mange en silence. Toute la matinée, il a compté sur moi avec une absolue confiance. Il dit, on fait, j'apprends.

Penser ma mission devint difficile, puis mortifère.

Un jour je n'en voulus plus pour moi.

Je ne voulus plus être qui je n'étais pas.

Je sortis les modules, la communauté inspecta le matériel. L'un d'entre eux secoua la tête et partit chez lui. Au retour, son visage arborait un large sourire. C'était parfait pour entreposer les graines ! Chaque famille se répartit les tronçons. Ce fut la fin de la mission.

Un matin, arrive un homme affublé d'un chapeau de paille, d'un gros chandail sans forme et de chaussures éculées. Väinö et lui se serrent la main chaleureusement. Ils parlent autour de la table en vidant nombre de *kuksa** de café. L'homme au chapeau raconte le monde. Il compte rester deux jours à échanger des livres, aider à la récolte du fourrage pour l'hiver prochain et ramasser escargots et myrtilles contre le gîte et le couvert. Voilà des semaines que je m'étais déjà plié à cette règle de l'hospitalité. Respect et solidarité.

Au matin du quatrième jour, le voilà prêt à repartir vers d'autres contrées. Il range soigneusement dans une mallette des lettres de Väinö pour ses parents qu'il déposera en passant par Inari et ajoute celle que je lui tends pour le siège de « BioCoop Enterprise ». Il pousse sa charrette à bras et passe en fredonnant :

*When love comes in and takes you for a spin,
Oo la la la, see'est magnifique.
When every night, your loved one holds you tight,
Oo la la la, see'est magnifi-i-que !*

Devant ma mine dubitative, il s'arrête et murmure avec un accent rugueux et chaleureux tout droit venu des Hautes-Pyrénées :

— C'est Magnifique, Cole Porter.

Je confirme en éclatant de rire :

— J'avoue, c'est excellent, ça tombe nickel. Tu vas où ?

— Je redescends sur Inari, puis je pique au sud de la Norvège. Je connais un bouquiniste qui a mis de côté pour moi une pile de livres à déposer dans un village des...

— Je peux faire un bout de chemin avec toi ?

Murielle 2L

*Sami : peuple autochtone de Laponie.

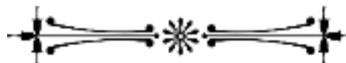
*Kota : hutte en forme de tipi.

*Pétrichor : odeur qui se dégage de la terre lorsque la pluie tombe après une période sèche. Petit Robert.

*Borrat : « manger » en langue same.

*Joik : chant à vocation spirituelle parfois accompagné d'un tambour. Il dresse l'essence du sujet de la chanson. Ici le portrait musical d'une personne, de ce qu'elle dégage.

*Kuksa : tasse en bois multifonction.



Merci à tous pour ce moment hors du temps,

Merci à la Médiathèque l'Ecume des jours
pour son accueil !

